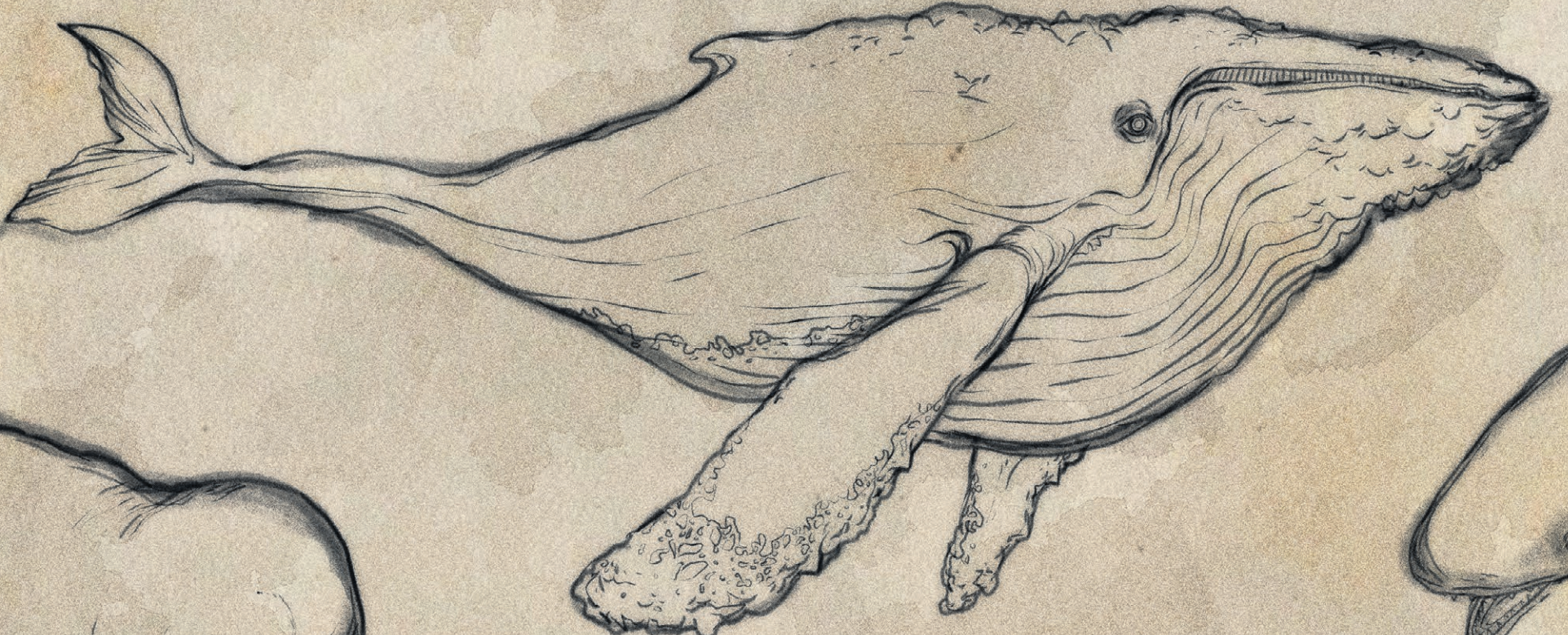




BLUE WHALE



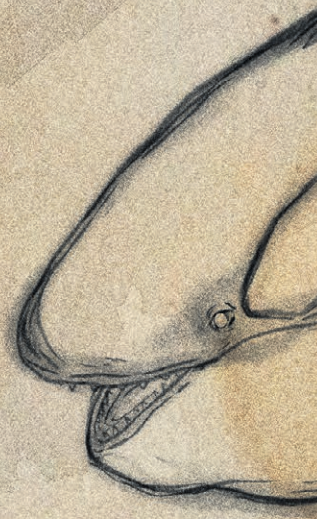
TOO WHALE



HUMPBACK WHALE



LUGA WHALE



SPERM WHALE

ledélit

Publié par la Société des publications du Daily, une association étudiante de l'Université McGill
Le Délit est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

La sélection d'actus du *Délit*

VISITE CONTROVERSÉE DE FRANCESCA ALBANESE À MCGILL

Le 4 novembre 2024, la Faculté de droit de l'Université McGill accueillera le *Maxwell Cohen Moot Court*. Le « moot court », une activité parascolaire tenue dans de nombreuses facultés de droit, consiste en la tenue d'un procès fictif, lors duquel des étudiants participent aux plaidoiries et à la rédaction de mémoires. Cette année, la faculté de droit de l'Université McGill a invité Francesca P. Albanese, rapporteuse spéciale des Nations unies sur le territoire palestinien, à cette simulation. Au vu de cette apparition controversée, quelques groupes étudiants de l'Université, notamment Chabad McGill, Hillel McGill, l'Association des étudiants juifs en droit à McGill, Israël on Campus McGill, et Students Supporting Israel McGill, représentés par la firme légale Spiegel Sohmer, ont posé un ultimatum à l'Université et ont publié le texte sur leurs réseaux.

L'ultimatum accordait à McGill jusqu'au 1^{er} novembre à 14 heures pour annuler la visite d'Albanese. Il souligne en plus les principes légaux supportant la demande et fait référence à l'obligation de l'Université de s'assurer que ses étudiants soient en sécurité, indépendamment de leurs origines, religions, et ethnicités. Cette lettre, envoyée au président de l'Université, Deep Saini, et à Albanese elle-même, conclut que si McGill manque de confirmer la réception de la lettre et de prendre action pour annuler la visite, des procédures judiciaires contre l'Université seront initiées.

Le 1^{er} novembre, Albanese devait également prononcer le discours inaugural à une conférence tenue à Montréal, *Coordinating Council 4 Palestine*, mais s'est retirée. Charlotte Kates, fondatrice du mouvement Samidoun, groupe récemment qualifié d'entité terroriste par le gouvernement canadien, a également participé à cette conférence en tant que panéliste.

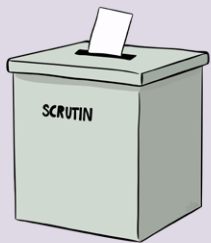
À l'heure de l'écriture de l'article, il n'est pas clair si Albanese a fait apparition à la simulation.



ÉLECTIONS : CHANGEMENTS AU NIVEAU DES GOUVERNEMENTS PROVINCIAUX

Les deux dernières semaines ont été significatives quant aux élections de nouveaux gouvernements provinciaux à travers le Canada.

Le 2 novembre, Susanne Holt est devenue officiellement première ministre du Nouveau-Brunswick. Le Parti Libéral de Susanne Holt forme désormais la majorité au parlement du Nouveau Brunswick, et remplace les progressistes-conservateurs de Blaine Higgs, au pouvoir pendant deux mandats consécutifs de trois ans depuis 2018. Holt devient également la première femme à diriger la province des Maritimes, un fait souligné par le premier ministre Justin Trudeau après son élection. Peu après l'annonce de sa victoire, Holt a promis aux néo-brunswickois de mener la province avec équilibre, et de prioriser les services de santé, l'éducation ainsi que l'abordabilité du marché immobilier.



Les élections au Nouveau-Brunswick ont été précédées par des élections provinciales en Colombie-Britannique, les résultats desquelles ont été annoncés le 19 octobre. Le parti néo-démocrate de David Eby a remporté 47 des 93 sièges au parlement provincial, une victoire serrée menant la province dans un troisième mandat consécutif sous le Nouveau Parti Démocratique.

Le 28 octobre, la Saskatchewan a également tenu ses élections provinciales, lors desquelles a été élu pour son cinquième mandat consécutif le Saskatchewan Party, parti conservateur mené par Scott Moe. Ce dernier concède toutefois quelques sièges au parti d'opposition, le Parti néo-démocrate de la Saskatchewan.

NOUVELLE LOI SOUS LES TALIBANS : ATTEINTE À LA LIBERTÉ DES FEMMES

Ce 26 octobre, le ministère pour la Promotion de la vertu et de la répression du vice, un ministère du gouvernement afghan mené par les Talibans, passe une nouvelle loi concernant les droits de la femme. Selon celle-ci, les femmes n'ont désormais plus le droit « d'entendre la voix d'autres femmes », ce qui signifie, entre autres, que les femmes n'auront plus le droit de discuter entre elles. Le ministre du Vice et de la vertu, Khalid Hanafi, affirme qu'il est interdit pour une femme de réciter des versets du Coran devant une autre femme adulte, et que d'autres chants religieux seront également interdits. Cette loi sera implémentée graduellement, et toute personne qui l'enfreindra fera face à des conséquences, bien que celles-ci restent floues.

Ce nouveau décret fait partie d'une série de lois adoptées par les dirigeants talibans qui visent à « prévenir le vice », et qui contraignent et régulent les comportements et la conduite personnelle des femmes. Ces lois contrôlent notamment l'apparence des femmes en public, les obligeant à dissimuler leur corps et leur visage. Les femmes, déjà exclues de plusieurs sphères de la vie publique, souffrent de conditions de vie de plus en plus inhumaines et cette nouvelle loi témoigne d'une dégradation inquiétante de la situation. Selon Amnesty Internationale, la reprise du pouvoir des Talibans en 2021 a été dévastatrice pour les femmes et les filles. Ces dernières se font progressivement effacer de la sphère sociale et de la sphère publique, une loi à la fois.



ILLUSTRATIONS : EILEEN DAVIDSON | LE DÉLIT

YSANDRE BEAULIEU
Éditrice Actualités

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau 107
Montréal (Québec) H3A 1B5
Téléphone : +1 514 398-6790

Rédacteur en chef

rec@delitfrancais.com
Vincent Maraval

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Titouan Paux
Ysandre Beaulieu
Capucine Valton

Culture

artsculture@delitfrancais.com
Harantxa Jean
Béatrice Poirier-Pouliot

Société

societe@delitfrancais.com
Jeanne Marengère
Anouchka Debionne

Environnement

environnement@delitfrancais.com
Juliette Elie
Adèle Doat

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Jade Lé

Visuel

visuel@delitfrancais.com
Stu Doré
Eileen Davidson

Photographe

visuel@delitfrancais.com
Margaux Thomas

Coordonnateur-riche-s de la correction

correction@delitfrancais.com
Malo Salmon
Lara Cevasco

Coordonnatrices réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Camélia Bakouri
Elie Nguyen

Contributeur-riche-s

Milan McCarty, Serena Dugelay, Sonali Cowieson, Anaïs Remili, Catherine Chabaud, Chérine Baumgartner, Célia Pétrissans

Couverture

Margaux Thomas

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Letty Matteo

Ventes et assistance administrative

Letty Matteo

Support graphique et technique

Alice Postovskiy

Comptable

Andrea Gluck

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
India Mosca

Conseil d'administration de la SPD

Andrei Li, Emma Bainbridge, Asa Kohn, Jade Lé, Vincent Maraval, Letty Matteo.

Les opinions exprimées dans les pages du *Délit* sont celles de leurs auteure-s et ne reflètent pas les politiques ou les positions officielles de l'Université McGill. Le *Délit* n'est pas affilié à l'Université McGill.

Le *Délit* est situé en territoire Kanien'kehá:ka non cédé.

L'usage du masculin dans les pages du *Délit* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le *Délit* (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mercredis par la Société des publications du *Délit* (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés). L'équipe du *Délit* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans le journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Le dilemme Russie-Europe

Retour sur les élections législatives en Géorgie et présidentielles en Moldavie.

TITOUAN PAUX
Éditeur Actualités

Depuis la chute de l'URSS, les anciennes républiques soviétiques se cherchent. En effet, ce choc majeur, qui à l'époque ne tombait pas sous le sens, a apporté un vent de changement sans précédent pour ces pays. Dotés d'une indépendance nouvelle, ils ont été confrontés à un nouveau défi : un défi identitaire. Comment se redéfinir au sortir de la période soviétique? Comment réécrire leur histoire? Surtout, quelle serait leur orientation géopolitique? Préféreraient-ils se rapprocher d'une identité européenne, ou alors s'aligner avec la Russie, principale héritière de l'URSS? Ces derniers jours, ces dynamiques identitaires et géopolitiques qui tiraillent encore de nombreux pays post-soviétiques se sont manifestées à travers les élections législatives en Géorgie et les élections présidentielles en Moldavie. En entrevue avec *Le Délit*, Magdalena Dembinska, professeure de science politique à l'Université de Montréal et spécialiste des politiques identitaires dans l'espace post-soviétique, discute des dynamiques cachées derrière ces élections.

Le paradoxe Géorgien

Selon Dembinska, une majorité de la population géorgienne - environ 80% - soutient l'adhésion à l'Union Européenne (UE). Cependant, durant les élections législatives du 26 octobre, c'est le Rêve Géorgien, parti conservateur proche de la Russie au pouvoir depuis 2012, qui l'a emporté avec environ 54% des suffrages. De son côté, la coalition pro-européenne a obtenu un score décevant, avec environ 37% des voix. Pourquoi, si ses habitants sont tant pro-européens, la Géorgie continue-t-elle d'être dirigée par le Rêve Géorgien? Pourquoi le pays continue-t-il de s'orienter vers la Russie, alors que les deux camps se sont affrontés en 2008 dans un conflit violent qui reste très présent dans la mémoire des Géorgiens? Dembinska explique que la couverture médiatique occidentale des élections en Géorgie se concentre beaucoup, et même trop, sur l'orientation géopolitique du pays. « Il y a un paradoxe, effectivement : si 80% de la société est pro-européenne, pourquoi les citoyens n'ont-ils pas voté massivement pour l'opposition? Simplement parce que les enjeux électoraux ne tournent pas juste autour de la géopolitique. Nous, en Occident, on se dit "le choix est entre l'Union européenne et la Russie", mais il y a d'autres enjeux pressants pour monsieur et

madame tout-le-monde, probablement plus importants à leurs yeux que la géopolitique. »

Ainsi, même si au niveau identitaire, une majorité de Géorgiens sont favorables à l'intégration européenne, au niveau domestique, c'est une politique basée sur la préservation du statu quo qui l'emporte. Dembinska raconte en effet que la Géorgie est une société qui demeure conservatrice, où l'Église orthodoxe a toujours une place importante. La stabilité offerte par le Rêve Géorgien

parti ne soit pas explicitement anti-européen, sa politique ressemble de plus en plus à celle de la Russie. En mai dernier, l'adoption de la loi sur « l'influence étrangère » avait beaucoup fait parler, notamment à cause de sa ressemblance avec la loi russe sur les « agents de l'étranger », utilisée comme un outil de contrôle de la société civile par Vladimir Poutine. En Géorgie, cette loi impose maintenant aux ONG et aux médias qui bénéficient de plus de 20% de financement international à s'inscrire comme organisation

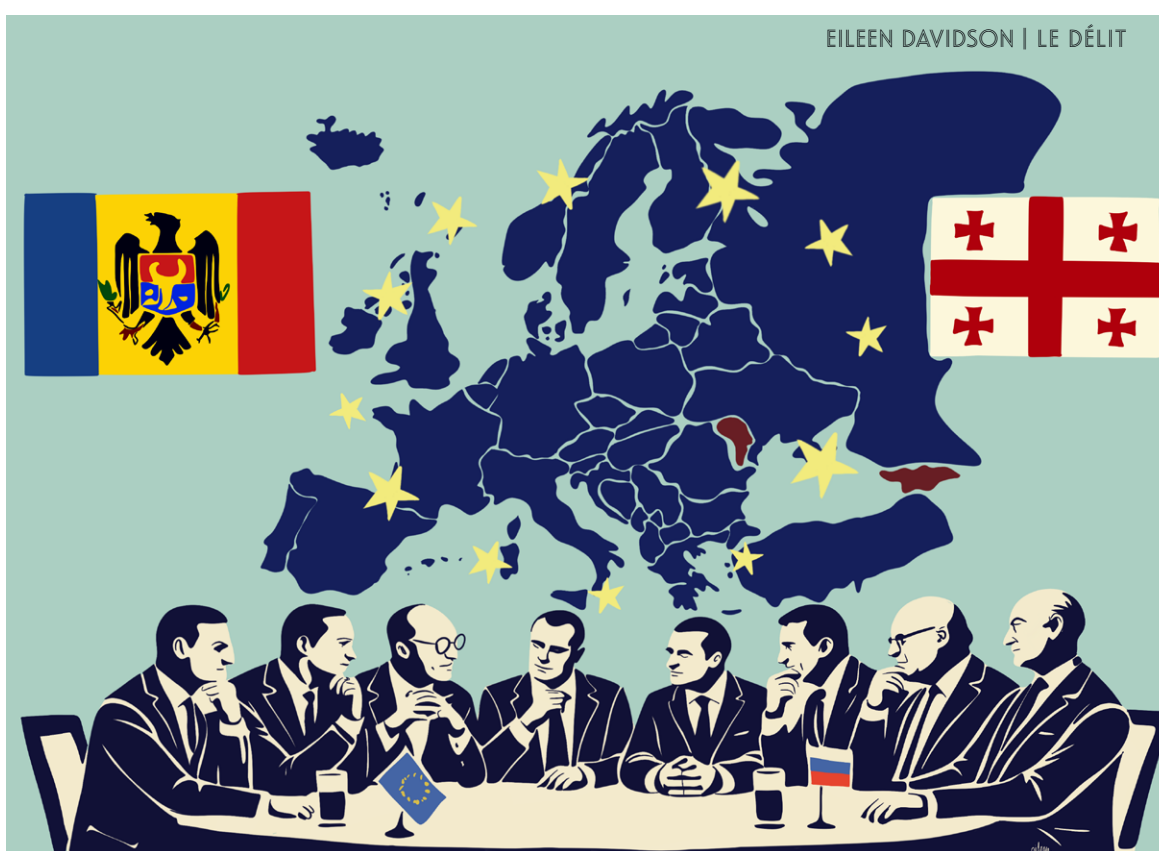
28 au 30 octobre remet en question non seulement les relations Europe-Géorgie, mais également les divergences politiques au sein même des institutions européennes. En effet, le dirigeant hongrois, dont le pays préside le Conseil de l'UE depuis juillet, a envoyé un signal clair en félicitant le Rêve Géorgien, présentant une vision différente de l'UE, qui se retrouve dans un certain conservatisme.

Selon Dembinska, le message du premier ministre hongrois est clair,

victoire du Rêve Géorgien, qu'ils estiment illégitime. Le résultat des élections reste un enjeu disputé, source de division entre acteurs politiques et citoyens.

Et la Moldavie?

La Moldavie ressemble à la Géorgie en raison de sa nature post-soviétique. Cependant, les ressemblances se limitent à cela, puisqu'au niveau de l'intégration européenne, la Moldavie est nettement plus polarisée. La Transnistrie, république sécessionniste auto-proclamée proche de la Russie, située sur le territoire moldave à la frontière de l'Ukraine, illustre parfaitement cette profonde division. En parallèle, Maia Sandu, présidente du pays depuis 2020, est très pro-européenne. Vers la fin du mois d'octobre, elle a notamment organisé un référendum national qui visait à inclure la volonté de rejoindre l'UE dans la constitution moldave. Ce référendum s'est conclu par une victoire du « oui » d'extrême justesse, avec 50,46% des voix. Cependant, au niveau domestique, le référendum est contesté, car c'est le vote de la diaspora qui a fait pencher la balance en faveur du « oui » : le référendum n'a donc que peu de légitimité au sein du pays. Par ailleurs, lors du premier tour des présidentielles du 20 octobre, Maia Sandu et l'Union Européenne ont dénoncé des irrégularités systématiques et une forte ingérence russe. Il a été plus tard prouvé qu'un système massif d'achat de votes avait été déployé par un oligarque moldave réfugié à Moscou après une condamnation pour fraude.



séduit plus que l'incertitude associée à la coalition de l'opposition, qui est « très fragmentée » : « Le programme de l'opposition reste relativement obscur. Outre le fait d'avoir une orientation pro-européenne, le programme socio-économique au niveau domestique reste flou. Parce que l'opposition est une coalition, elle s'entend sur l'orientation géopo-

poursuivant les intérêts d'une puissance étrangère et de subir un contrôle administratif.

Quelle relation Géorgie-Europe?

Alors que la Géorgie s'était vue accorder le statut de candidate à l'adhésion à l'Union Européenne en décembre 2023, depuis le passage

et prône une vision identitaire qui n'est ni complètement pro-russe, ni complètement européenne : « Ce n'est pas la première fois qu'Orbán manifeste un intérêt pour la Géorgie, parce qu'il la voit comme une potentielle alliée dans sa vision de l'Europe et sa manière de faire de la politique. Avec la Géorgie, il veut renforcer cette vision européenne

Au dimanche 3 novembre, et avec 97% des votes comptés, Maia Sandu est réélue pour un deuxième mandat avec environ 54% des voix. Encore une fois, les autorités moldaves ont dénoncé une forte ingérence russe. Cependant, le futur pro-européen de la Moldavie, candidate à l'adhésion depuis juin 2022, est toujours incertain. En effet, il faudra garder un œil sur le résultat des élections parlementaires de 2025 : si les forces conservatrices pro-russes parviennent à prendre le contrôle du Parlement, « toutes les réformes risquent d'être beaucoup plus difficiles à mener. La Moldavie sera toujours sur la route de l'adhésion à l'UE, mais cette route risque d'être très longue et sinueuse », explique Dembinska. Le futur de la Moldavie sera aussi influencé par Moscou : la récente ingérence dans les élections, ou la possible instrumentalisation du statut de la Transnistrie montrent que la politique intérieure moldave peut à tout moment être déstabilisée. ☉

« Si les 80% de la société est pro-européenne, pourquoi les citoyens n'ont-ils pas voté massivement pour l'opposition? Simplement parce que les enjeux électoraux ne tournent pas juste autour de la géopolitique »

Magdalena Dembinska, professeure de sciences politiques à l'Université de Montréal

litique, mais pas sur d'autres enjeux qui sont importants dans l'agenda des électeurs. En parallèle, le Rêve Géorgien présente un visage rassurant pour de nombreux citoyens. »

Par ailleurs, les ambitions du Rêve Géorgien sont claires : bien que le

de la loi sur l'influence étrangère, les relations entre la Géorgie et l'UE sont froides. Au vu de ses idées, la nouvelle victoire du Rêve Géorgien ne favorisera probablement pas de rapprochement avec Bruxelles. Par ailleurs, la visite du premier ministre hongrois Viktor Orbán à Tbilissi du

alternative, non-progressiste, et un peu plus autocratique. Qu'Orbán se déplace en Géorgie, ce n'est pas très étonnant. La visite d'Orbán a été vivement critiquée par les observateurs européens et de nombreux Géorgiens, qui s'étaient réunis à Tbilissi pour manifester contre la

SOS d'un activiste en détresse

La France est-elle la planche de salut attendue par Paul Watson?

CAPUCINE VALTON
Éditrice Actualités

Cela fait un peu plus de trois mois que le militant écologiste Paul Watson est incarcéré dans la prison de Nuuk, au Groenland. Il a été arrêté le 21 juillet 2024, alors qu'il était en route pour intercepter un baleinier japonais et faisait escale sur le territoire autonome danois. La cause de son arrestation découle du mandat d'arrêt déposé en 2012 par le Japon à son égard, via l'Organisation internationale de police criminelle, Interpol. Le pays l'accuse de conspiration d'abordage et plus généralement de blocage volontaire des routes empruntées par leurs baleiniers. L'affaire reprend de l'ampleur après la demande de Watson d'obtenir le droit d'asile, puis la nationalité française au président Emmanuel Macron ce 24 octobre. À travers ces deux requêtes, l'activiste tente d'éviter l'extradition au Japon après la fin de son emprisonnement, prévue le 13 novembre.

Paul Watson, défenseur des baleines

L'activiste américano-canadien est connu pour avoir fondé l'association Sea Shepherd, une Organisation Non Gouvernementale (ONG) dé-

ployant des méthodes de lutte à grande échelle pour la protection des océans et de la vie marine. Depuis la création de l'association en 1977, Watson s'est battu pour dénoncer la chasse à la baleine, en s'interposant sur les lieux de pêche pour en empêcher l'activité, notamment face aux baleiniers japonais. Les tensions entre l'ONG et Tokyo ne font qu'augmenter depuis quelques années, particulièrement depuis la collision entre un navire nippon et un voilier Sea Shepherd en 2010, dont Watson est tenu responsable par les autorités japonaises. Depuis son lieu de détention, Paul Watson affirme que cette requête d'extradition sur le territoire japonais ressort plus du domaine politique que judiciaire, car le militant est devenu un symbole « gênant » pour les autorités japonaises et danoises.

Une extradition contestée

Le Japon est l'un des seuls pays qui pratique encore à ce jour la chasse aux baleines, avec la Norvège et l'Islande. Le pays avait pourtant adhéré à la Convention baleinière internationale créée en 1986, qui avait pour but d'interdire la chasse commerciale de la baleine, notamment par la création de deux sanctuaires dans les océans Indien et Austral. Cependant, après avoir contourné

ces interdictions en justifiant la nécessité d'activités scientifiques, le Japon s'est finalement retiré de la Convention en 2019. De plus, les conditions d'extradition sont questionnées par la Fondation Captain Paul Watson (CPWF), puisque la notice rouge d'Interpol - l'avis international émis par le Japon aux autres pays membres afin d'appréhender Paul Watson plus facilement - a été rendue confidentielle par l'archipel nippon. Autrement dit, Paul Watson ne figurait plus visiblement sur la liste des notices rouges lorsqu'il a accosté au Groenland, lui faisant croire que le mandat d'arrêt contre lui n'était plus en vigueur. On parle ici d'instrumentalisation des notices rouges d'Interpol, une pratique contre laquelle le Parlement européen s'est positionné dans le passé en dénonçant cette dérive comme une violation des droits de l'Homme. De plus, selon Me (Maître) Juliette Chapelle, avocate au barreau de Paris, le fait que la notice ne soit plus visible pourrait représenter un motif d'annulation de la demande d'extradition formulée il y a plus de 10 ans.

Deux bouteilles à la mer lancées à la France

Le 16 octobre 2024, l'activiste a fait une première demande de droit d'asile à la France, un choix qui n'a pas été fait au hasard. Étant donné que le pays possède la deuxième plus grande interface maritime mondiale, il a comme devoir de se présenter comme pilier dans la préservation des milieux marins, ce qui inclut indirectement la protection du fondateur de Sea Shepherd. Ce choix repose également sur le lien affectif que Paul Watson éprouve envers la France, qu'il considère comme « son port d'attache ». Cependant, comme l'explique la ministre française de la Transition écologique, la demande de droit d'asile en France ne peut être formulée que par des individus étant déjà situés sur le territoire français, condition que Watson est dans l'incapacité de remplir pour le moment. Si une exception pouvait être envisagée, les chances demeurent incertaines, étant donné l'issue de la demande de droit d'asile formulée par Julian Assange en 2021. La France avait rejeté la demande du lanceur d'alerte australien alors qu'il tentait d'éviter l'extradition aux États-Unis, après avoir libéré des informations confidentielles concernant des activités diplomatiques et

militaires américaines sur son site WikiLeaks. Les circonstances de son incapacité à pouvoir se trouver sur le territoire français n'étaient, selon les autorités françaises, pas assez exceptionnelles pour faire entorse à la règle régissant le droit d'asile. Bien que le contexte entourant l'emprisonnement de Watson ne soit pas identique à celui d'Assange, le facteur clé reste sa libération.

septembre 2024 sur la place de la République à Paris, avec un slogan scandé par tous et partout : « Sauver les baleines n'est pas un crime ». Une pétition a été signée par plus de 388 000 personnes, dont des écologistes et des figures politiques, et une musique a même été créée en soutien au militant, *Le Dernier mot*. Le ministre français de l'Europe et des Affaires étrangères Jean-Noël Barrot af-

« Selon Paul Watson, le vrai "pirate" demeure le Japon qui continue d'exercer la chasse à la baleine, pratique pourtant déclarée illégale par la Cour internationale de justice de la Haye en 2014 »

En ce qui concerne la demande de nationalité française formulée huit jours plus tard, le 24 octobre, une disposition du code civil français permet qu'à titre exceptionnel, et seulement par décret du ministre de l'Intérieur, la nationalité française puisse être accordée à des personnes ayant des liens particuliers ou contribuant de manière significative à la société française. Dans le cas de Paul Watson, cette contribution est environnementale. Selon Me François Zimeray, l'un des avocats de Watson, la demande a des chances d'aboutir puisqu'elle est juridiquement possible. Pour le moment, la requête est toujours en révision.

Une position française délicate

Ayant le deuxième plus grand taux d'importation d'Asie, le Japon est un partenaire commercial essentiel pour la France, et revêt une importance stratégique dans la région indo-pacifique. Ce lien a été renforcé par la signature d'un pacte de sécurité et de défense ce 1er novembre, qui tente de consolider les domaines de sécurité et de défense entre le Japon et l'Union Européenne. Si la France décide de protéger le militant, il est probable que les relations entre les deux pays se refroidissent, et que des représailles soient attendues du côté japonais, que ce soit sur le plan diplomatique, ou plus indirectement, à travers des régulations commerciales.

En ce qui concerne l'opinion publique, son soutien envers Paul Watson est visiblement exprimé lors des manifestations organisées pour exiger la libération de l'activiste, notamment celle du 4

firmes que la cause défendue par l'américano-canadien est « juste et noble », et qu'elle est partagée par la France.

Un avenir incertain

L'emprisonnement de Watson doit prendre fin le 13 novembre 2024, mais la suite reste pour le moment incertaine. En effet, si la nationalité française était acceptée, elle ne garantirait pas pour autant la non-extradition au Japon, ce qui laisse l'avenir de Paul Watson entre les mains des autorités danoises. « Il faut que les Danois se positionnent et comprennent que ce que cet homme subit est totalement disproportionné par rapport à ce qu'on l'accuse d'avoir fait, qu'il n'a pas commis », affirme Me Zimeray. Paul Watson a d'ailleurs déclaré que « si [la justice danoise] [l]'envoie au Japon, [il] y mourrait », compte tenu des conditions d'emprisonnement particulièrement sévères auxquelles il s'attend sur le territoire japonais.

Me Zimeray estime qu'une décision d'extradition de la part du Danemark reviendrait à « violer leur propre Constitution ». Les avocats de Watson ont promis de saisir la Cour Suprême danoise, voire la Cour Européenne des Droits de l'Homme si l'extradition a lieu. Selon le militant, le vrai « pirate » demeure le Japon qui continue d'exercer la chasse à la baleine, pratique pourtant déclarée illégale par la Cour internationale de justice de la Haye en 2014. Comme le cite la chanson créée pour lui, si justice est accordée pour Paul Watson, « le dernier mot, c'est la mer qui l'aura ». ☹



STU DORÉ | LE DÉLIT

Les échecs du REM

Des trajets de près de trois heures par jour pour les étudiants de la Rive-Sud.

SONALI COWIESON
Contributrice

SERENA DUGELAY
Contributrice

Le Réseau express métropolitain (REM) est-il un cadeau empoisonné pour les habitants de la Rive-Sud? C'est bien le sentiment que partagent de nombreux utilisateurs, en particulier les étudiants, relayés au second plan dans la planification des horaires et du service de ce nouveau réseau de transport en commun, fonctionnel depuis le mois d'août 2023.

Le problème concerne tout particulièrement les individus qui n'habitent pas à distance de marche d'une station de métro. Ils se plaignent alors du manque décourageant de places de stationnement d'auto gratuites devant le REM, qui se fait ressentir de manière grandissante depuis la rentrée scolaire en septembre. « Récemment, si j'arrive à 7h30 du matin à ma station du REM, il n'y a déjà plus de places. Il faut que j'arrive avant 7h si je veux avoir une chance de trouver une place! » raconte Sabrina*, étudiante en droit à McGill. Cette situation est d'autant plus frustrante puisque Sabrina, comme de nombreux autres étudiants, ne commence parfois ses cours qu'en début d'après-midi. Elle se retrouve donc malheureusement contrainte de partir tôt le matin afin de s'assurer d'avoir une place de stationnement.

L'incapacité du réseau à répondre aux besoins des étudiants se reflète notamment dans le service d'autobus transportant les résidents des zones plus éloignées de la Rive-Sud vers les stations du REM. Ces bus ne circulent que tôt le matin et en fin d'après-midi, suivant les horaires des travailleurs traditionnels, de 9h00 à 17h00. Dans le cas de Sabrina, le dernier bus passant

devant chez elle le matin part à 8h09 et le dernier bus pouvant la ramener en soirée passe aux alentours de 18h00. Un véritable casse-tête pour un étudiant qui, par exemple, n'aurait cours qu'entre 17h00 et 19h00. « J'en ai souvent pour près de trois heures de transports par jour dans ces conditions », se désole Sabrina. « Ce système est peut-être pratique pour les parents travaillant de 9h00 à 17h00, mais certainement pas pour les étudiants! » Face à cette situation, Sabrina est parfois tentée de reprendre sa voiture, espérant miraculeusement trouver une place de stationnement près de sa station REM. « Il y a quelques jours, je n'ai rien trouvé. J'étais tellement désespérée que j'ai garé ma voiture à une place interdite et j'ai eu une amende. »

Cette situation est d'autant plus problématique que le REM est désormais la seule option de transport en commun pour les citoyens de la Rive-Sud. Depuis la mise en service du REM le 31 juillet 2023, une clause de non-concurrence hautement controversée empêche les autobus de traverser le pont Champlain, ce qui contraint ainsi les utilisateurs à emprunter le REM, puisqu'il s'agit de la seule option leur étant offerte. Un choix politique lourd de conséquences, qui se traduit par un achalandage démesuré des stations et par des stationnements bondés de voitures.

En d'autres termes, les étudiants sont pris au piège, avec peu d'options pour des trajets sereins et efficaces. Que ce soit par une augmentation des services de bus circulant entre les stations du REM et les différentes zones de la Rive-Sud, un accroissement des places de stationnement ou un abandon de la clause de non-concurrence, des solutions doivent être envisagées!

*Nom fictif ☹



« Récemment, si j'arrive à 7h30 du matin à ma station du REM, il n'y a déjà plus de places. Il faut que j'arrive avant 7h si je veux avoir une chance de trouver une place! »

Sabrina*, étudiante en droit

à McGill



Quand l'anxiété académique s'installe

Réflexions d'une étudiante en littérature anglaise.

JADE LÉ
Coordinatrice de la production

Les questionnements se multiplient à mesure que les échéances pour les candidatures aux maîtrises approchent. Au lieu de laisser l'anxiété qui émane de toutes mes inquiétudes non-répondues me ronger, je pense qu'au contraire, il faut en parler. Parce que l'expérience que je vis est celle de milliers d'autres étudiant-e-s à McGill et ailleurs. Parce qu'en parlant à mes ami-e-s, j'ai vite réalisé que je n'étais pas la seule à avoir des doutes, à m'inquiéter et à être stressée. Cet article est dédié à toutes ces personnes qui se sentent comme moi. Ce sont mes mots, des phrases simples et des réflexions banales mais qui, je l'espère, feront sentir certain-e-s de mes lecteur-ric-e-s moins seul-e-s.

Je suis maintenant dans ma troisième année d'études dans le programme de littérature anglaise. Bien que je sois passionnée par la lecture et l'écriture en anglais, le simple fait de poursuivre un diplôme dans une langue qui ne m'est pas maternelle est source de questionnements. Évidemment, je ne suis pas la seule dans cette situation. Les étudiant-e-s internationaux-ales représentent près de 30% de l'effectif total de McGill, ce qui veut dire qu'une grande partie de ces 12 000 personnes sont, tout comme moi, en train de prendre des cours au niveau universitaire dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle. Bien sûr, le niveau de langue anglaise de toutes ces personnes, moi comprise, est techniquement

élevé, puisque c'est une condition à remplir pour être admis-e à McGill. Cependant, « avoir le niveau » ne veut pas forcément dire être constamment confiant-e, surtout dans un programme comme le mien, où la langue est au cœur des discussions. J'ai récemment ressenti ce qu'on appelle communément le « syndrome de l'imposteur ». Selon l'Association médicale canadienne, c'est « une tendance psychologique à la peur et à la remise en question ». Ainsi, la personne atteinte doute de ses réussites et ressent une « peur persistante et internalisée d'être présentée comme un escroc, et ce, malgré ses capacités démontrées ». C'est ainsi que je me sens en ce moment : j'ai l'impression de ne pas être à ma place et de ne pas avoir atteint le niveau, que ce soit en anglais ou académiquement.

D'où vient le stress?

Les causes de ce problème me semblent évidentes : la comparaison – ou l'absence de comparaison directe. À première vue, l'université semble être un endroit où la comparaison n'est pas un problème. Chacun étudie des choses différentes, et à part la GPA (Moyenne Pondérée Cumulative), il n'y a pas de moyenne générale par devoir ou par groupe dans mon programme, donc pas de compétition. Pourtant, toutes ces choses sont paradoxalement ce qui me cause de l'anxiété. Je trouvais cela rassurant de partager le même emploi du temps que mes camarades au secondaire, d'avoir les mêmes

cours, les mêmes devoirs, les mêmes notes à comparer. Maintenant, lorsque j'entends mes ami-e-s dans une autre faculté s'exclamer qu'ils-elles sont tristes d'avoir obtenu un B, je me dis que je dois mal faire quelque chose dans mes propres devoirs, où un B me paraît déjà satisfaisant. Pourtant, nos programmes sont bien différents, les exigences sont différentes, et c'est quelque chose que j'apprends à accepter.

Cette année, au sein de mon programme, la chose qui me fait le plus douter de moi-même sont les publications de discussions (*discussion posts*). La majorité de mes professeur-e-s de littérature me demandent de publier chaque semaine un court texte sur les livres que nous étudions. En théorie, c'est une bonne idée : ça permet d'échanger avec ses camarades, de découvrir d'autres perspectives et de nous inciter à ne pas accumuler de retard sur nos lectures. Cependant, depuis que ce mode d'évaluation m'a été introduit, je me sens particulièrement stressée. Chaque semaine, je lis des dizaines de messages postés par des personnes qui semblent savoir mieux analyser et mieux réfléchir que moi.

En plus des exigences personnelles que nous nous imposons, la surcharge de travail et la difficulté à trouver un équilibre entre vie personnelle, travail et études présentent aussi une source

d'anxiété. Parfois, j'ai l'impression d'avoir tant à faire que je ne peux rien faire. Je n'arrive pas à être productive et, démoralisée, je finis par passer ma journée dans mon lit. Cette culpabilité me ronge : c'est comme être dans un cycle sans fin.

Exigences académiques

Dans une université comme McGill, ce stress de comparaison est encore plus élevé. On nous le répète sans cesse : « c'est une université réputée », « tout le monde est intelligent. » Tous ces discours ne font que nourrir les doutes qui grandissent en moi. Nous avons beau savoir que nous avons été acceptés pour une raison, cela ne nous empêche pas de douter de nos capacités.

En plus de cela, après avoir pris un cours de poésie canadienne, j'ai aussi réalisé que de nombreuses personnalités dans le monde de la littérature ont fréquenté les couloirs de McGill. Chaque fois que je me rends dans le bâtiment des Arts (*Arts Building*), je m'imagine A.M. Klein, Irving Layton, ou encore Leonard Cohen se diriger vers les mêmes salles que moi. Je trouve cela passionnant, de me dire que, des années auparavant, ces personnes ont elles-aussi publié dans le *McGill Daily*. Par ailleurs, cela produit une pression inconsciente vis-à-vis de mon travail. Je ressens le devoir de rendre hommage à ces artistes, de révolutionner la littérature comme ils-elles sont parvenu-e-s à le faire à mon âge.

Des solutions à adopter?

Malgré ce stress et l'apparence négative de mes réflexions, je reste convaincue qu'il existe des solutions. Je vais recevoir mon diplôme à la fin de la session prochaine, c'est donc une période charnière qui s'avère intense émotionnellement. Pourtant, je continue de rester optimiste. Personnellement, je trouve refuge dans ma cuisine. Prendre le temps de me préparer un bon repas le soir après une journée chargée est ma façon de me relâcher. Une playlist jazz en fond, je découpe consciencieusement mes légumes, je regarde l'eau bouillir et je profite des bonnes odeurs de mes plats. Je trouve qu'il y a un côté réconfortant dans les routines. Chaque soir, je prends soin d'allumer une bougie, de mettre des vêtements confortables après ma douche et de me préparer une tisane pour étudier à mon bureau. Ce sont des petites choses qui paraissent insignifiantes pour certain-e-s, mais qui me détendent considérablement. Ce sont aussi ces choses qui rendent la vie étudiante plus facile à vivre ; ces choses qui me font apprécier le fait de vivre seule, bien que loin de ma famille. Je suis convaincue qu'il est essentiel pour chacun-e d'avoir un échappatoire. Que ce soit la cuisine, la musique, le dessin, l'écriture d'un journal, ou les jeux vidéos, notre seule façon de récupérer physiquement et mentalement est le repos. Ce repos, qui paraît parfois impossible à envisager, est pourtant bel et bien nécessaire. ☹

« Parfois, j'ai l'impression d'avoir tant à faire que je ne peux rien faire »



Sauvons Willy!

La menace des polluants éternels sur les mammifères marins.

ADÈLE DOAT

Éditrice Environnement

En octobre 2023, Anaïs Remili donnait sa première conférence TED intitulée *Une menace invisible : les orques sous attaque (tdlr)* à Cape May au New Jersey, peu de temps après avoir soumis sa thèse de doctorat à l'Université McGill. Dans son discours, la chercheuse, désormais post-doctorante à l'Université Simon Fraser à Vancouver, a présenté les résultats de sa recherche mettant en lumière l'impact dévastateur des pesticides et des contaminants industriels, appelés « polluants organiques persistants », aussi connus sous le nom de « polluants éternels », sur la santé des orques et autres mammifères marins. Elle a aussi rappelé le rôle primordial de ces espèces dans la régulation des écosystèmes et la préservation de l'équilibre des océans et de la planète.

Le Délit a interrogé la chercheuse, afin d'en apprendre plus sur les menaces, exacerbées par le réchauffement climatique, qui pèsent sur ces animaux majestueux.

Le Délit (LD) : *Votre recherche a porté sur les polluants éternels. D'où proviennent-ils? Pourquoi sont-ils produits?*

Anaïs Remili (AR) : Ces polluants ont commencé à être produits dans les années 30. Les BPC, à savoir les biphenyles polychlorés [groupe de polluants éternels, *ndlr*], ont été créés par Monsanto et étaient ajoutés à des composés électriques, des peintures, ou des plastiques. Ce

« Les orques, parce qu'elles sont au sommet de la chaîne alimentaire, comptent parmi les espèces les plus contaminées au monde »

Anaïs Remili, chercheuse

sont des molécules qui sont très stables chimiquement. Elles ne se dégradent pas avec le temps et la chaleur, ce qui explique pourquoi elles ont été massivement utilisées et donc, produites. Ce n'est pas avant les années 60 qu'on a réalisé que ces molécules se retrouvaient dans l'environnement sans se dégrader. C'était aussi le cas pour les pesticides organochlorés qui incluent notamment le DDT

chaque maillon, lorsqu'un prédateur consomme une proie, il absorbe les contaminants présents dans celle-ci, ainsi que ceux provenant de son propre environnement.

LD : *Les différentes espèces sont-elles affectées de la même manière par les contaminants?*

AR : L'observation des concentrations des POP à travers six

[Dichlorodiphényltrichloroéthane, *ndlr*]. Synthétisé par un chimiste autrichien en 1874, le DDT a commencé à être utilisé un peu partout comme pesticide dans l'agriculture à partir des années 40. Dans les années 70, on a compris qu'il commençait sérieusement à mettre en péril les pygargues à tête blanche, l'aigle emblème des États-Unis. Comme pour les BPC, le pesticide s'introduit dans l'environnement, principalement à cause du ruissellement des eaux de pluie sur les parcelles contaminées, mais a aussi une affinité chimique particulière avec les lipides. En se liant aux lipides des organismes, il s'accumule le long de la chaîne alimentaire : à

espèces de baleines et de dauphins à Saint-Pierre-et-Miquelon, juste en dessous de Terre-Neuve, montre que les contaminants sont les plus faibles dans les baleines à fanons, parce qu'elles se nourrissent de krill et de petits poissons comme les capelans. Ensuite, ce sont les dauphins, qui se nourrissent peut-être des plus gros poissons ou des poissons qui ont beaucoup de gras comme les harengs, qui ont accumulé beaucoup de ces contaminants. Les orques, parce qu'elles sont au sommet de la chaîne alimentaire, comptent parmi les espèces les plus contaminées au monde. Les concentrations de polluant sont au-delà de deux fois la limite de 41 mg/kg qui a été établie il y a des dizaines d'années, à partir de laquelle on commence à percevoir des risques au niveau du système reproducteur.

LD : *Les polluants représentent une des menaces pour la santé des mammifères marins. Quelles sont les autres? Peut-on faire une hiérarchie des dangers?*

AR : Faire une hiérarchie, c'est difficile, mais je pense que la pêche accidentelle fait partie des menaces principales. Quand des gros bateaux chalutiers viennent pêcher des poissons par milliers, de temps en temps, les dauphins de petite taille se retrouvent coincés dans les filets. Environ 300 000 cétacés se font attraper dans des filets chaque année dans le monde. Une autre menace est liée à l'abondance

en proies qui est altérée par le changement climatique. De plus en plus d'espèces de poissons migrent

« C'est important de se rappeler que chacun de nos gestes et chaque chose qu'on achète apporte sa contribution à la pollution globale de notre planète »

Anaïs Remili, chercheuse

vers le Nord, ce qui peut affecter la distribution de ces proies. Les baleines à fanons, qui ont besoin d'énormes quantités de petits poissons ou de krill pour se nourrir, se retrouvent en difficulté lorsque ces proies viennent à manquer. Par ailleurs, tous les cétacés qui utilisent l'écholocation [moyen de localisation des obstacles et des proies grâce à l'écho d'émissions d'ultrason, *ndlr*], comme le dauphin, sont perturbés par le bruit environnant, comme celui d'un gros bateau, de la recherche sismique, ou de sonars, parce qu'ils ne sont alors pas capables de communiquer entre eux, de coordonner une chasse ou tout simplement de trouver leur proie. La contamination environnementale devrait être aussi incluse dans les principales menaces.

LD : *Quel est le rôle de ces mammifères marins? Quel est leur impact sur l'équilibre de la planète?*

AR : Les baleines à fanons capturent les gaz à effet de serre.

Elles séquestrent beaucoup de carbone dans leur corps en se nourrissant, et en absorbent aussi depuis l'atmosphère. Quand elles meurent, elles tombent dans les abysses, où finit le carbone capturé. Aussi permettent-elles d'enlever du carbone de l'atmosphère pour le rendre aux océans. Elles ont également un rôle de fertilisant : leurs matières fécales contiennent énormément d'azote, qui est un fertilisant naturel pour les communautés de phytoplanctons qui se développent ainsi grâce à cet apport. Elles jouent donc un rôle majeur dans la lutte contre le réchauffement climatique et pour augmenter la productivité de nos océans. Ces phytoplanctons, par leur photosynthèse, absorbent jusqu'à 50% du dioxyde de carbone contenu dans l'atmosphère pour générer de l'oxygène. Les baleines à dents, comme les dauphins ou les orques, jouent un rôle essentiel parce qu'elles régulent toute la chaîne alimentaire. Si elles venaient à disparaître, les conséquences

seraient terribles, parce que les proies qu'elles devraient manger commenceraient à se reproduire de manière exponentielle. [Cela risquerait de déséquilibrer tout l'écosystème, car l'augmentation des poissons qui se nourrissent du plancton entraînerait sa diminution, réduisant son effet de stockage de CO₂, *ndlr*].

LD : *Quelles actions concrètes, à l'échelle individuelle, pourrait-on mettre en place pour protéger les animaux marins?*

AR : Je pense qu'on peut faire déjà attention à ce qu'on consomme. C'est important de se rappeler que chacun de nos gestes et chaque chose qu'on achète apporte sa contribution à la pollution globale de notre planète. Éviter de commander des produits de *fast fashion* sur *Temu* peut déjà être bien. Il faut aussi essayer de ne pas supporter des industries qui utilisent des pesticides toxiques, bien que beaucoup aient déjà été bannis.

Mais chaque fois qu'un polluant est banni, les industriels trouvent une faille et mettent sur le marché une molécule un tout petit peu différente, qui échappe aux règles et aux interdictions, mais qui a toujours un peu la même structure, ce qui crée des problèmes à répétition. Je sais que c'est difficile financièrement de pouvoir faire différemment, surtout quand on parle à un auditoire étudiant. Parfois, on est obligé d'acheter ce qu'on peut au supermarché, mais on peut éviter d'acheter ce qui est produit en masse et vivre en ayant conscience de son empreinte écologique. C'est aussi important de partager l'information avec ses amis, sa famille, essayer de sensibiliser les gens

à ce qui se passe actuellement. À l'échelle un petit peu plus globale, il faut convaincre nos responsables politiques de mettre en place des tests de toxicité plus rigoureux avant d'autoriser n'importe quelle molécule sur le marché. À chaque fois, c'est ce qui se passe : on a remplacé nos BPC par les PBDE (polybromodiphényléthers), qui sont essentiellement les mêmes molécules, sauf qu'à la place du chlore, il y a du brome. On se retrouve avec le même problème. Ces molécules s'accumulent dans la chaîne alimentaire, affectant différents organismes à travers tous les écosystèmes. Puis, on a banni ces PBDE et on les a remplacés par des PFAS (substances per- et polyfluoroalky-

lées). En conséquence, les perturbateurs endocriniens sont partout. Cela menace nos populations humaines, mais aussi tous les organismes à chaque étage de la chaîne alimentaire dans nos écosystèmes. Quand allons-nous apprendre et quand allons-nous établir des tests à l'avance, avant de commercialiser n'importe quoi? On peut également

de mon côté pour éviter de contribuer à la surpêche.

LD : *Les négociations internationales ont-elles un rôle à jouer dans la protection des mammifères marins?*

AR : Oui, bien sûr. Pour les polluants éternels, il existe un traité des Nations Unies : la Convention

« Les pays doivent faire en sorte qu'il y ait des réglementations plus strictes avant d'autoriser les produits sur le marché »

Anaïs Remili, chercheuse

faire un effort sur ce qu'on mange, en évitant de consommer des produits provenant de la pêche industrielle. En Colombie-Britannique, l'initiative Ocean Wise certifie que certains poissons ont été pêchés de manière durable. En achetant des produits certifiés, on ne contribue pas au phénomène de surpêche, ni à la pêche accidentelle des dauphins. Devenir végétarien peut être une solution à l'échelle individuelle. Je sais que tout le monde ne peut pas devenir végétarien et c'est compréhensible, mais moi, personnellement, c'est un choix que j'ai fait depuis 13 ans pour essayer justement de faire ce que je peux

de Stockholm. C'est un traité qui a été créé en 2001, entré en vigueur en 2004, pour bannir tous ces contaminants dont les BPC, les pesticides, etc. Il y a toujours des révisions, auxquelles on ajoute des nouvelles molécules, des nouveaux contaminants à la liste. Quand cette convention a été signée, les 152 pays signataires s'étaient engagés à éliminer tous les BPC avant 2028. On est très loin de cet objectif. Il faut que les différents pays mettent la main à la pâte. Il y a encore plein de composés dans lesquels on avait ajouté des BPC à l'époque qui sont encore contenus dans l'environnement ou

dans des hangars où ils attendent d'être détruits. S'il se passe quoi que ce soit, si on a un accident, ils peuvent être déversés dans l'environnement de nouveau. Une fois qu'ils sont dans l'environnement, on ne peut pas les retirer. Les pays doivent faire en sorte qu'il y ait des réglementations plus strictes avant d'autoriser les produits sur le marché et faire ce qu'ils ont dit qu'ils allaient faire, c'est-à-dire éliminer ces vieux contaminants. Pour l'instant, ce n'est pas du tout le cas. C'est un peu décourageant, mais il faut quand même redoubler d'efforts et se dire que si on ne veut pas tuer nos mammifères marins et si on ne veut pas empoisonner nos populations humaines, parce que ces contaminants ne s'accumulent pas que dans les mammifères marins, il faudrait quand même faire un petit effort.

Afin d'éduquer le public sur ces questions-là, Anaïs Remili a co-créé Whale Scientist, une plateforme en ligne sur laquelle les scientifiques en début de carrière peuvent partager leur connaissance des mammifères marins de manière ludique. Cette initiative a pour vocation d'inspirer de futurs chercheurs tout en satisfaisant la curiosité des amoureux du monde marin. ☺



CHÉRINE BAUMGARTNER

RÉFLEXIONS

Comprendre le Vendée Globe avec Catherine Chabaud

Rencontre avec la première femme à avoir bouclé la course mythique.

Le 10 novembre, 40 *skippers* (navigateur-rices, *tdlr*) prendront la barre pour débiter la plus grande course de navigation du monde, le Vendée Globe. Tous les quatre ans depuis sa création en 1989, quelques-uns des meilleurs *skippers* du monde partent des Sables-d'Olonne en Vendée, en France, et font un tour du monde complet à voile, parcourant environ 45 000 kilomètres à travers les océans Atlantique, Indien et Pacifique pour retrouver le point de départ plus de 100 jours plus tard. Le Vendée Globe a la particularité d'être une course en solitaire et sans assistance : mis à part les situations d'avarie mettant en danger la vie des marins, les *skippers* sont livrés à eux-mêmes et ne bénéficient d'aucune aide pour parcourir le globe et accomplir cette épreuve souvent considérée comme étant « l'Everest des mers ».

Afin de mieux comprendre cette course, ses enjeux humains, sportifs, technologiques, et environnementaux, *Le Délit* a eu l'opportunité de s'entretenir avec Catherine Chabaud. Ex-navigatrice française ayant par-

ticipé à deux reprises au Vendée Globe, elle a été la première femme de l'histoire à terminer cette course mythique, lors de l'édition 1996-1997. À la suite de sa carrière professionnelle, Catherine Chabaud s'est engagée en politique pour mettre en avant la question environnementale et la protection des océans.

Le Délit (LD) : *D'où vient cette passion pour la navigation, et qu'est-ce qui vous a poussé à devenir navigatrice professionnelle?*

Catherine Chabaud (CC) : Ma passion est d'abord venue d'un intérêt pour la mer. Avec ma famille, on faisait souvent de la plongée sous-marine. Ensuite, j'ai pratiqué un petit peu le bateau et plus j'en faisais, plus je trouvais ça formidable. Comme il n'y avait pas de bateau dans la famille, j'ai commencé à pratiquer la navigation avec une bourse des équipiers [un partenariat entre marins et propriétaires de navires, *ndlr*]. Au début des années 80, pour les femmes, ce n'était pas forcément facile de trouver des embarquements, donc j'ai dû très vite monter mes propres projets. J'ai d'abord

exercé mon métier de journaliste et j'essayais d'aller naviguer dès que je pouvais. Un jour, j'ai décidé de mettre la priorité sur la navigation. En 1990, j'ai fait construire mon premier bateau. J'ai commencé par des courses, au début plus courtes, et plus ça allait, plus j'avais envie d'un peu plus de durée et de grandeur de bateau. Lorsque le premier Vendée Globe a été organisé en 1989, je me suis dit : « Un jour, je serai au départ ». En 1996, j'ai pris le départ de mon premier Vendée Globe.

LD : *Qu'est-ce qui vous a le plus plu dans votre expérience de navigation?*

CC : Ce que j'ai beaucoup aimé dans la navigation, c'est le sentiment de responsabilité, d'autonomie et de liberté que tu as quand tu es seule en mer. Et ce sentiment est multiplié par dix dans le cadre du Vendée Globe. Ce qui m'a aussi beaucoup plu, c'est le voyage, l'aventure, la découverte mais aussi plus simplement la vie en mer. Encore aujourd'hui, après des années de navigation, je suis toujours émerveillée par un lever ou un coucher de soleil, un albatros, ou par un dauphin.

« Parmi mes meilleurs souvenirs, je retiens mon premier passage du Cap Horn, parce que j'ai mis beaucoup de temps pour arriver à le franchir. Et bien sûr l'arrivée de mon premier Vendée Globe, qui était incroyable »

Catherine Chabaud

Parmi mes meilleurs souvenirs, je retiens mon premier passage du Cap Horn, parce que j'ai mis beaucoup de temps pour arriver à le franchir. Et bien sûr l'arrivée de mon premier Vendée Globe, qui était incroyable.

LD : *À quoi ressemble le quotidien d'un skipper pendant le Vendée Globe? Comment arrive-t-on à trouver un équilibre entre le sommeil et la navigation?*

CC : Comme tu es en course, la priorité est à la marche du bateau, tu essaies d'avoir les bonnes voiles réglées comme il

faut, et tu essayes surtout d'aller dans la bonne direction avec les vents. Pour tenir sur le long terme, il faut aussi s'entretenir soi-même. Dans la journée, tu étudies beaucoup la météo, tu fais des manœuvres, tu manges, et dès que tu peux, tu vas dormir. Tu dors par petites tranches dont la durée dépend du contexte. Lorsqu'il y a des risques de collision avec des obstacles, comme des bateaux par exemple, tu ne dépasses pas les tranches de 20 minutes de sommeil. En revanche, tu peux aller jusqu'à 1h30 dans des conditions météorologiques stables.

LD : *Le Vendée Globe est une course dans laquelle les femmes sont jusqu'à aujourd'hui sous-représentées. Pour l'édition qui arrive, sur 40 skippers, seules six sont des femmes. En 1997, vous devenez la première femme à avoir terminé cette épreuve, et à boucler un tour du monde en solitaire sans assistance. Est-ce que cela est source de fierté, et considérez-vous que cet accomplissement vous donne un rôle particulier auprès des femmes navigatrices?*

CC : Par concours de circonstances, le titre de gloire m'est revenu, mais devenir la première femme à finir le Vendée Globe n'était pas du tout ma motivation à aller en mer. À l'époque, je m'étais dit que peut-être que lorsque je serais grand-mère, ce serait objet de fierté. Et en effet, 20 ans plus tard, c'est une fierté de se dire qu'on est pionnières [faisant référence à Isabelle Autissier, seule autre navigatrice ayant participé en même temps que Catherine, *ndlr*]. Je pense qu'on a inspiré des navigatrices mais aussi des femmes sur la terre ferme, en leur donnant envie de réaliser leurs rêves.

LD : *Depuis 1989, les bateaux et les moyens de communication ont beaucoup changé grâce aux avancées technologiques. À votre avis, quelle est la différence entre participer au Vendée Globe dans les années 90 et aujourd'hui?*

CC : Ne serait-ce qu'entre mon premier Vendée Globe en 1996 et celui en 2000, il y a eu énormément de changements. On est passé de la radiocommunication à la communication par satellites. Aujourd'hui, les skippers sont très connectés et communiquent beaucoup [sur les réseaux sociaux et à la télévision



CATHERINE CHABAUD

LA NAVIGATRICE CÉLÈBRE SON PREMIER PASSAGE DU CAP HORN EN JANVIER 1997

essayait de ramener des images qu'il n'était pas possible d'envoyer en direct.

Les bateaux ont aussi beaucoup changé d'un point de vue technologique. Depuis une dizaine d'années, il y a des bateaux bien plus performants qui volent sur l'eau [grâce aux ailes portantes (*foils*) notamment, *ndlr*]. Les accélérations et les décélérations sont extrêmement brutales et les skippers sont donc obligés de naviguer avec des protec-

vont parfois presque sous l'eau, et mouillent beaucoup plus. Lors de mes Vendée Globes, mon poste de pilotage était ouvert, je devais mettre des bâches pour le fermer dans les mers du Sud pour ne pas avoir trop froid.

Toutes ces avancées n'enlèvent aucun mérite aux skippers. Faire le Vendée Globe aujourd'hui reste une grande aventure. Mais il faut constater que le Vendée Globe des années 1990 et celui 2024 sont deux courses profondément différentes.

L'Atlantique, on les voit moins flotter. Seul 1% des plastiques en mer flottent. Par contre, quand j'ai navigué encore l'été dernier au Groenland, je me suis aperçue d'un écart important entre les glaces que l'on peut observer et les glaces cartographiées – souvent répertoriées dans les années 50 ou 60. Alors que les cartes te disent que la navigation est bloquée à certains endroits, en réalité, tu es souvent capable de parcourir 10 kilomètres de plus parce qu'il y a 10 kilomètres de glaciers qui ont fondu. C'est une différence colossale!

L'impact sur le Vendée Globe est bien réel. Avec le réchauffement climatique et l'augmentation du nombre d'icebergs, les eaux les plus au sud sont moins facilement navigables et le risque de collisions avec un iceberg non répertorié sur le radar est plus élevé. Les eaux sont donc plus dangereuses. C'est d'ailleurs pour cela qu'à partir du Vendée Globe 2000, pour assurer la sécurité des skippers, la direction a commencé à mettre des zones interdites à la navigation comme la Zone d'Exclusion Antarctique.

Plus récemment, on a commencé à créer des Zones de Protection de la Biodiversité, des zones où il y a beaucoup de cétacés, pour éviter de les heurter et de les tuer. L'impact existe donc vraiment d'un point de vue sportif, parce que les zones d'exclusion contraignent les skippers dans leurs manœuvres autour de ces zones-là. Mais tout le monde est à la même enseigne, et si cela per-

met de ne pas dégrader la biodiversité, alors tant mieux.

Ce qu'on pourra aussi craindre dans plusieurs années, c'est que l'augmentation de la fréquence des phénomènes météorologiques de plus en plus violents, ainsi que l'allongement des périodes de cyclones entraînent le report des courses.

LD : *À la suite de vos Vendée Globe en 1996 et en 2000, vous vous êtes investie en politique à différents échelons, notamment en tant que députée européenne. En quoi votre expérience en mer vous a-t-elle été utile dans votre travail au Parlement européen et dans votre carrière politique?*

CC : Il y a un véritable bénéfice à avoir une expérience de navigatrice pour aller naviguer en politique. Avoir vécu des situations fortes, intenses, et avoir eu à me débrouiller seule pour trouver des solutions ça me donne la conviction qu'on peut être ambitieux dans la vision politique qu'on porte, et que l'être humain est capable de mettre en œuvre des choses formidables, à condition d'entreprendre et de persévérer. Une autre leçon que m'a donnée la mer, c'est de faire avec la situation. Dans l'océan, tu navigues malgré les contraintes, tu ne domines pas la nature, il faut arriver à s'adapter. En politique c'est la même chose, il faut s'adapter et travailler pour trouver des compromis. ☹

VINCENT MARAVAL
Rédacteur en chef

« Toutes ces avancées n'enlèvent aucun mérite aux skippers. Faire le Vendée Globe aujourd'hui reste une grande aventure. Mais il faut constater que le Vendée Globe des années 1990 et celui de 2024 sont deux courses profondément différentes »

Catherine Chabaud

notamment, *ndlr*], voire un peu trop. Ils se mettent presque en scène, ce qui n'était pas du tout le cas avant. Selon moi, la surmédiasation des skippers banalise un peu l'épreuve et l'aventure que représente le Vendée Globe. Cela dénature un peu l'idée d'une course en solitaire face à la nature. En même temps, c'est sympathique, parce que tu vois presque en direct comment les marins vivent. À l'époque, on

tions pour le dos, les genoux, les chevilles ou encore avec des casques. C'est extrême, mais en même temps, c'est magique de voir qu'ils ont réussi à faire des bateaux si performants. Pour revenir sur la question du quotidien des marins, je ne sais pas comment ils organisent leur vie à bord, ils ne bougent quasiment plus. Aujourd'hui, les cockpits [postes de pilotage, *tdlr*] sont de plus en plus fermés, les bateaux

LD : *Comment avez-vous perçu l'évolution du réchauffement climatique et de la pollution des océans, et quels sont leurs impacts sur une course comme le Vendée Globe?*

CC : La première fois que j'ai vu du plastique en mer, c'était en 1991. Aujourd'hui, je constate surtout une augmentation de la pollution en mer Méditerranée, parce que dans les eaux plus agitées comme

Être conservatrice d'art : entre vision curatoriale, parité et héritage

Entretien avec Anne-Marie St-Jean Aubre du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

HARANTXA JEAN
Éditrice Culture

Musée des Beaux-Arts de Montréal, 8 octobre 2024, pavillon Desmarais. J'entre dans la grande salle d'exposition et j'y aperçois une femme, qui brille. Ses traits sont d'ébènes et sa peau d'ivoire ; un sentiment de familiarité m'enveloppe alors que je la fixe dans le blanc des yeux. Dépourvue de pupilles, cette femme n'est nulle autre qu'une sculpture : *Ebony in Ivory, I* (2022), d'Esmaa Mohamoud. Son profil me rappelle le mien lorsque j'avais des nattes collées plus tôt cette année. Aussi rarissimes soient-elles, c'est dans ces rencontres avec des œuvres qui saisissent l'essence de notre image que l'on se rend compte de la puissance de l'art à représenter autrui. Mais, qui est responsable de la sélection de ces œuvres, et comment se retrouvent-elles entre les murs des musées? Qui

connaît, qui étaient parmi mes préférés. Cela m'a ensuite orientée vers un baccalauréat en arts visuels. J'y ai choisi un cours de muséologie, qui a déclenché mon intérêt. Le projet principal de ce cours consistait à imaginer une exposition sur papier : concevoir la mise en espace des œuvres et rédiger les textes d'accompagnement. J'ai constaté que ce travail correspondait davantage à mon désir de création. C'est donc ainsi que j'ai décidé de réorienter ma formation en histoire de l'art à l'UQAM, afin de poursuivre une trajectoire qui pouvait me mener à un travail de commissaire d'exposition.

LD : Pouvez-vous expliquer la différence entre un commissaire d'exposition et un conservateur?

AMSJA : C'est intéressant de noter qu'en anglais, il n'y a pas de distinction entre les deux rôles, car le terme utilisé est « curator ». En français, le commissaire d'exposition est responsable de tout ce qui concerne la création

« Avec son regard et son expertise, St-Jean Aubre façonne des expositions qui racontent nos histoires, veillant à ce que l'art contemporain nous interpelle et nous représente »

détermine les thèmes des expositions, la sélection des artistes, et la mise en scène des œuvres pour qu'elles résonnent en nous? Afin de découvrir ces figures clés qui œuvrent dans l'ombre, je me suis entretenue avec Anne-Marie St-Jean Aubre, conservatrice de l'art québécois et canadien contemporain (datant de 1945 à aujourd'hui) au Musée des Beaux-Arts de Montréal (MBAM). Avec son regard et son expertise, St-Jean Aubre façonne des expositions qui racontent nos histoires, veillant à ce que l'art contemporain nous interpelle et nous représente.

Le Délit (LD) : Pourriez-vous nous parler de votre parcours dans le monde des arts et de ce qui vous a initialement attirée vers ce métier? Y a-t-il eu un moment décisif qui vous a poussée à choisir cette carrière?

Anne-Marie St-Jean Aubre (AMSJA) : Oui! Mon intérêt pour les arts a commencé avec mes cours en arts visuels au se-

d'une exposition. Cela inclut la sélection des œuvres, l'invitation des artistes, la rédaction des textes d'exposition et la mise en espace. Bien que les conservateurs réalisent également ces tâches, leur rôle se distingue par une responsabilité supplémentaire : le développement d'une collection, ce qui implique un volet d'acquisition et une réflexion sur l'évolution de cette collection. En tant que conservatrice au MBAM, par exemple, je suis responsable de la collection d'arts contemporains québécois-canadiens, qui comprend plus de 8 500 objets. Je dois réfléchir aux artistes inclus dans la collection et à ceux qui ne le sont pas, afin de garantir une représentation complète et pertinente pour orienter la collection vers l'avenir.

LD : Comment se déroule le processus d'acquisition d'œuvres?

AMSJA : Lorsqu'il s'agit d'une acquisition, tous les conservateurs du Musée se réunissent autour d'une table pour en discuter. Je



JEAN-FRANÇOIS BRIÈRET

présente l'œuvre que je souhaite soumettre pour acquisition, et nous débattons ensemble avant de prendre une décision collective ; nous cherchons à raconter une histoire à travers la collection, à témoigner d'un moment de création dans le temps. Cette étape se déroule au sein d'un comité interne. Ensuite, l'œuvre est soumise à un comité externe,

avant des femmes artistes et des artistes issus de divers horizons culturels. Comptez-vous poursuivre cet engagement en tant que conservatrice au MBAM?

AMSJA : L'approche que j'ai développée à Joliette est quelque chose que je vais absolument poursuivre ici. Cela reste le moteur de tout mon travail. En

« Je souhaite que chaque exposition puisse intéresser autant un spécialiste de l'histoire de l'art qu'une famille qui découvre le musée pour la première fois »

Anne-Marie St-Jean Aubre

composé de personnes qui ne sont pas des employés du musée. Leur rôle est de donner leur opinion sur nos choix et d'apporter une perspective extérieure.

LD : Lorsque vous étiez conservatrice d'art contemporain au Musée d'art de Joliette, vous avez mis en

observant la collection actuelle du MBAM, je constate qu'elle reflète l'histoire de l'Institution et les priorités de ceux qui m'ont précédée. Malheureusement, cela signifie qu'il y a un manque d'artistes femmes et de voix provenant d'horizons divers. C'est donc un objectif essentiel pour

moi [de mettre en valeur ces voix, *ndlr*] dans le développement de la collection et dans la programmation des expositions. Par exemple, lors de ma première initiative, j'ai repensé l'espace des galeries contemporaines en visant la parité entre artistes femmes et hommes, tout en intégrant divers médiums comme le textile, la sculpture et le dessin. En outre, je souhaite que chaque exposition puisse intéresser autant un spécialiste de l'histoire de l'art qu'une famille qui découvre le musée pour la première fois. Mon objectif est de réussir à aborder un même projet de manière à ce que chacun y trouve quelque chose qui l'interpelle.

LD : Comment décririez-vous l'art québécois et canadien? Qu'est-ce qui compose notre unicité?

AMSJA : C'est une question très complexe! Par le passé, dans les années 30 à 60, il était plus facile de définir une scène nationale, car il y avait moins de mouvements artistiques. Les artistes étaient conscients de ce qui se faisait ailleurs, mais l'environnement était plus délimité géographiquement. Aujourd'hui, avec l'avènement d'Internet, les artistes sont en constante interaction avec des œuvres du monde entier, ce qui rend la définition d'une scène artistique plus compliquée. Il est donc difficile de concevoir la scène artistique québécoise et canadienne sous un angle unique, car les influences et les inspirations proviennent de partout et sont très diversifiées.

LD : Pour finir, pourriez-vous nous parler de vos projets futurs et des émotions ou messages que vous espérez transmettre au public?

AMSJA : Je suis ravie de partager qu'il y a un projet très prometteur d'une artiste montréalaise, prévu pour 2025. La programmation complète pour l'automne sera dévoilée d'ici la fin novembre, mais je préfère garder le suspense. C'est ma première expérience d'exposition avec le musée, et je suis impatiente de la partager avec le public!

Le MBAM s'oriente vers une diversité enrichissante et une accessibilité accrue. Consultez le site du Musée à la fin novembre pour le dévoilement de cette artiste et de sa création. Plus d'informations sur www.mbam.qc.ca.

Séquences étranges : Partie 2

Journal d'une deuxième journée au Festival du Nouveau Cinéma.

CÉLIA PÉTRISSANS
Contributrice

Dimanche 13 octobre. Dur réveil. En sursaut, je me lève et m'habille, file au cinéma — le même qu'hier — je dévale les mêmes escaliers roulants, et rejoins Anna dans la file d'attente. Nous n'avons pas lu le synopsis du film que nous nous apprêtons à voir, mais l'affiche est prometteuse : le personnage porte un casque à paillettes, des lunettes noires, un costume que nous interprétons comme le signe d'un film nocturne, scindé de lasers. Pourtant, ce ne sont pas des larmes de joie qui coulent, étincelantes sur les visages éclairés par l'écran géant. Face à nous, une famille tente d'enterrer un passé d'abus sexuels. *On Becoming a Guinea Fowl*, de la réalisatrice Rungano Nyoni, tisse les non-dits des enfances ternies par un violeur, leur oncle, retrouvé mort au début du film.

Après le générique de fin, nous sortons de la salle, descendons calmement les marches. Sans dire un mot, nous restons attentives aux cris de colère de ces femmes,

qui retentissent dans nos oreilles. Devant les portes du cinéma, je vérifie *Letterboxd*, où Anna a déjà rédigé sa critique. Quatre étoiles : « *had to get a sweet treat after this to recover* » (*j'ai dû m'acheter une pâtisserie pour me remettre de mes émotions, tdlr*). Je me pose

« Sans dire un mot, nous restons attentives aux cris de colère de ces femmes, qui retentissent dans nos oreilles »

au café de la friperie Eva B sur le boulevard St-Laurent, je gobe un biscuit, et avale un café d'une seule gorgée : je ne pense à rien. Mon regard se pose sur les plateaux qui circulent, sur les vêtements que les gens s'arrachent.

J'appelle une amie, la Française, celle qui m'avait accompagnée au

festival l'année dernière. Nous nous étions assises à cette même table entre deux séances. Je tente de lui raconter ce que nous venons de sentir mais je bute sur les mots, et mes phrases se déversent dans ma tasse. La nostalgie de l'absence de mon amie remplace rapidement les sentiments moroses et je retourne seule m'affaler dans un siège du cinéma du Quartier Latin.

Je chantonne, et entre joyeusement dans le monde de Lola Arias, réalisatrice du documentaire *Reas*, une reconstitution libre de la vie d'ancien-ne-s détenu-e-s d'une prison de Buenos Aires. Les acteur-ice-s sont des femmes *queer*, des personnes trans et non-binaires qui revisitent sous l'œil attentif de la caméra le lieu dans lequel iels se sont construit-e-s.

Nous rencontrons les personnages à travers le corps qui s'expriment par la voix, le sport, la créativité. Très vite, je m'attache à ces personnes, en quête d'appartenance à une communauté.



Iels chantent, « *voguent* », jouent au soccer, se marient, mélangent allégrement la fiction aux souvenirs du réel, et m'aident à éteindre les émotions ressenties quelques heures plus tôt. J'aimerais m'enfoncer un peu plus dans mon siège, rester avec iels toute la soirée, en apprendre encore sur leurs rêves, la vie après l'incarcération. Mais l'écran s'éteint et la salle se vide. Je pars aussi, pédale sur la rue Saint-Denis jusqu'à l'avenue Laurier.

Arrivée chez moi, je n'enlève pas ma veste, ni mes chaussures. Je m'allonge sur le sofa et regarde un court-métrage sur mon iPhone tout brisé. Je relâche les larmes refoulées, et la fièvre accumulée monte en spirale face aux nouvelles images qui scintillent sur le petit écran. Jusqu'à tard dans la nuit, je draine mon corps à sec en attendant le calme après les pleurs. Les émotions de la journée évacuées, je me couche et dors une nuit sans rêve. Ma tête se vide, j'attends les prochaines séances. ☹

À la conquête de Trump

The Apprentice : oser révéler l'envers du décor.

Depuis qu'il s'est lancé en politique, il y a presque dix ans, Donald Trump semble inébranlable. Malgré une défaite électorale en 2020, de multiples polémiques, et même une inculpation, il est indétrônable au sommet du parti républicain. Mais comment, en tant que témoins contraints, nous sommes-nous retrouvés face à cette tempête tonitruante qu'est Trump? Le nouveau film d'Ali Abbasi, *The Apprentice*, cherche à répondre à cette question.

Sorti en salle au Canada et aux États-Unis en octobre dernier, *The Apprentice* est un film biographique qui retrace les pas du jeune Donald

Trump dans les années 1970. Interprété par Sebastian Stan, Trump gravit les échelons de la haute société new yorkaise. À travers le film, il forge ses repères et apprend la froideur et l'art de la manipulation. Nous retrouvons aussi son attitude déplaisante à l'égard de la gent féminine : le traitement minable qu'il réserve à sa première femme ne surprend plus personne.

Entre-temps, Stan incarne l'homme d'affaires avec une performance solide et subtile. Il nous prive (sans regret) de sa voix agaçante, mais il transpose avec brio ses gestes atypiques, si reconnaissables. *The Apprentice* ne se concentre pas

seulement sur Trump, mais aussi sur le personnage crucial de son avocat, Roy Cohn. Le caractère moral abominable de Cohn est incarné par nul autre que Jeremy Strong, l'un des protagonistes de la série télé *Succession*. L'acteur transperce l'écran : ce rôle plus sérieux lui sied parfaitement. Assez vite, Cohn prend Trump sous son aile, et lui apprend les rouages du monde des affaires. Dans cette ville dirigée par la haute société, c'est le capitalisme pur qui règne, équipé d'un marteau piqueur qui écrase tout sur son passage. Le film sous-entend que, sans Roy Cohn, le Trump si imposant que nous connaissons aujourd'hui n'existerait pas.

Si Abbasi expose sans compromis les vices des deux hommes, il n'hésite pas non plus à montrer leur côté humain. Chez Trump, nous découvrons l'importance qu'il accorde à la famille, un aspect qui a tendance à être oublié par les médias. Avec un frère alcoolique et un père très exigeant, sa jeunesse n'a pas toujours été facile. Abbasi prend soin de dévoiler une part de vulnérabilité, invitant les spectateurs à entrevoir une dimension plus profonde chez Trump.

Ce qui rend ce film si percutant, c'est qu'il ne se revendique pas

partisan. Abbasi évite ce piège : sans pour autant offrir une image louable, il se refuse également à la propagation d'un discours

au mois d'octobre, Trump n'a pas caché ses sentiments à l'égard du long-métrage : sur *Truth Social*, son propre réseau social, Trump

« Dans cette ville dirigée par la haute société, c'est le capitalisme pur qui règne, équipé d'un marteau piqueur qui écrase tout sur son passage »

anti-Trump. C'est à noter qu'il n'est justement pas Américain. En effet, dans une entrevue avec *Democracy Now!* Abbasi, souligne « *je n'ai pas de parti pris dans cette lutte politique (tdlr)* ». D'origine iranienne et actuellement installé au Danemark, il réussit à offrir une perspective externe et neutre sur ces dynamiques et ces personnalités si polarisantes.

Évidemment, ce film n'est pourtant pas indemne de l'actualité politique. Depuis qu'il a été remarqué par le public à Cannes en mai dernier, Trump et sa campagne électorale n'ont cessé de discréditer et de menacer le producteur du film avec des mises en demeure. À l'occasion de sa sortie en salle

a dénoncé le scénariste, Gabe Sherman, le qualifiant de charlatan (*talentless hack*), et a insulté tous ceux impliqués dans la production du film, les traitant de vermines (*human scum*).

The Apprentice ne changera probablement pas votre perception de l'homme qu'est Donald Trump. Rien de bien grandiose, mais cela reste une expérience de visionnement remplie d'humour et recommandable. Toutefois, lorsque défile le générique de fin, cette comédie dramatique d'une période lointaine devient une réalité imminente... ☹

MILAN MCCARTHY
Contributeur



CHASSE AUX GRAFFITIS

Si tu penses que Montréal ne peut faire aucun tort,
Tu n'ès jamais parti-e à la chasse aux graffitis,
Dans les ruelles de Saint-Laurent,
Tout l'après-midi d'un jour gris,
Car tu en avais enfin eu le temps,
Pensant qu'être à l'extérieur,
Ne pouvait être que ce qu'il y aurait de meilleur.

Les personnages sur la brique devant toi,
Jamais tu ne leur ressembleras,
Promesse à toi-même qui te terrifia.
Une œuvre ne se cache pas,
Et ce n'est pas entre les portes arrière de cantine,
Aux odeurs de gras,
Qu'on se déploie.
Et tu reconnais au moins que ça,
Tu te le dois.

La chasse aux graffiti fut fructueuse,
Les nouveautés murales nombreuses,
Mais la rumination qui creuse,
Elle te laisse anxieux-se.
Tu renommes la ruelle « l'existentielle »,
Hommage à ta crise silencieuse,
Que tu rends,
En quittant,
Saint-Laurent.

COVES LAROSE
Contributeur-riche



MARGAUX THOMAS

CALENDRIER

novembre 2024

CALENDRIER CULTUREL

N'oublie pas d'écouter notre playlist du mois!
- L'équipe du *Délit*

Scanne-moi!



GASTRONOMIE MTL À TABLE

1
Pour sa 12^e édition, l'événement offre la possibilité de savourer les menus de plus de 155 restaurants montréalais, et ce, à des prix abordables!
Du 31 octobre au 17 novembre
mtlatable.mtl.org

THÉÂTRE KUKUM

12
Adaptation théâtrale du roman à succès de Michel Jean par Laure Morali et Joséphine Bacon. Mise en scène par Émilie Monnet.
Du 12 novembre au 15 décembre
Théâtre Duceppe

CINÉMA RIDM

20
27^e édition des Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) qui proposent plus de 140 documentaires.
Du 20 novembre au 1^{er} décembre
Cinémathèque québécoise

THÉÂTRE UN NAVIRE DÉLICAT

4
La veille de Noël, Sam et Sarah voient leur soirée bouleversée par l'arrivée de Nate, un ami de Sarah. Adaptation de la pièce *A Delicate Ship* d'Anna Ziegler.
Du 4 au 29 novembre
Théâtre La Licorne

CINÉMA BERGERS

15
Film franco-québécois réalisé par Sophie Derapse, adapté du roman *D'où viens-tu, berger?* de Mathys Lefebvre.
Dès le 15 novembre
Cinéma Quartier Latin

LITTÉRATURE SALON DU LIVRE

27
47^e édition du Salon du livre de Montréal, abordant la littérature sous le thème de l'espace-temps.
27 novembre au 1^{er} décembre
Palais des Congrès de Montréal

CINÉMA FESTIVAL CINEMANIA

6
Le Festival de films francophones CINEMANIA célèbre sa 30^e édition, avec plus de 120 films, dont plusieurs sont présentés en primeur.
Du 6 au 17 novembre
Monument National

OPÉRA HAMLET

16
Une adaptation poignante de la tragédie de Shakespeare sous la direction d'Alain Gauthier et de Jacques Lacombe.
16, 19, 21 et 24 novembre
Salle Wilfred Laurier

CINÉMA MLLE BOTTINE

29
Inspiré du classique québécois *Bach et Bottine* (1986). Avec Antoine Bertrand dans le rôle d'un compositeur d'opéra qui doit héberger sa nièce rebelle et sa mouffette Bottine.
Dès le 29 novembre
Cinéma Quartier Latin

THÉÂTRE IPHIGÉNIE

12
Le dramaturge Tiago Rodrigues explore la liberté de choix à travers le sacrifice tragique d'Iphigénie, sous la direction d'Isabelle Leblanc.
Du 12 novembre au 7 décembre
Théâtre Denise-Pelletier

MUSIQUE FESTIVAL BACH

16
Cette 18^e édition du Festival Bach présente une série de concerts en l'honneur du compositeur Bach.
Du 16 novembre au 8 décembre
Maison symphonique

CINÉMA MONSIEUR AZNAVOUR

29
Le film retrace l'ascension de Charles Aznavour dans les années 50. Avec Tahar Rahim dans le rôle du jeune Aznavour.
Dès le 29 novembre
Cinéma Quartier Latin